



DOSSIER

QUESTIONNER, PROBLÉMATISER

PROBLÉMATISER C'EST REPÉRER LES FAUSSES ÉVIDENCES

Pour chaque énoncé populaire ci-dessous, **explicitiez** en quoi il est une fausse évidence.

C'est l'exception qui confirme la règle.

Explicitation :
.....
.....

Tout est relatif.

Explicitation :
.....
.....

Qui ne dit mot consent.

Explicitation :
.....
.....

Identifiez le présupposé qui rend la phrase suivante problématique puis **déterminez** le problème : *Si tu n'as rien à te reprocher, alors tu n'as rien à cacher.*

Le présupposé c'est

Le problème qui en résulte est

.....
.....

Déterminez en justifiant quelle interprétation de la phrase suivante est problématique : *Les goûts et les couleurs, ça ne se discute pas.*

- Interprétation 1 : Il n'y a pas de raison objective à apprécier ou préférer une chose plutôt qu'une autre.
- Interprétation 2 : On ne peut pas hiérarchiser ou évaluer ce qui peut relever d'une préférence ou d'un jugement de goût.

Justification :
.....
.....

Le problème posé de la *Cyropédie* [ouvrage rédigé par Xénophon] est d'une grande simplicité : quelles sont les conditions qui permettent de susciter une obéissance à la fois volontaire et durable ?

La question, fondamentale pour la politique, est délicate, car toutes les réponses les plus évidentes semblent échouer. Ni la force, ni la peur, ni la loi, nous dit Xénophon, ne peuvent suffire à cette tâche. L'obéissance par la force n'est pas volontaire, et elle n'est pas non plus durable, car, dans le monde humain en tout cas, aucune force ne l'est. L'obéissance par la peur est sans doute plus efficace, mais difficile à utiliser : le « pas assez » entraîne la contestation de ceux qui n'ont pas grand-chose à craindre ; le « trop » produit la résistance acharnée de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Excellent instrument de gouvernement, la peur ne suffit donc pas à s'assurer le développement durable du pouvoir. Quant à l'obéissance à la loi, c'est une belle solution, mais dont l'inconvénient est de supposer résolu le problème posé ; car, pour obéir volontairement à la loi, il faut déjà... le vouloir. Et pour le vouloir, il faut être soumis à la force, soit craindre de l'être : ce qui renvoie aux deux cas de figure précédents. Ou alors il faut des sujets vertueux – ce sur quoi un chef prudent ne peut guère compter –, ou encore qu'ils soient entraînés par l'habitude ou le conformisme, ce qui, à nouveau, renvoie au problème du commencement : comment susciter cette habitude ? Bref, la question de l'origine de l'obéissance volontaire reste insoluble !

Pierre-Henri TAVOILLOT, *Comment gouverner un peuple-roi ? Traité nouveau d'art politique*, Paris, Odile Jacob, 2019, pp. 334-335.

Dans l'extrait ci-dessus, le philosophe Pierre-Henri Tavoillot présente les trois manières habituelles de répondre à un problème majeur en politique. **Formulez** le problème et **complétez** le tableau qui présente ces trois solutions et leurs limites.

Problème :

.....

Solutions

.....
-------	-------	-------

Limites de ces solutions

.....
.....

Explications

.....
.....
.....
.....



C'EST EXPLORER ET DÉLIMITER

Extrait

Qu'est-ce qui rend au fond et à ce point, la désobéissance si difficile ? Je veux parler d'une désobéissance légitime et risquée : refuser d'obtempérer aux ordres d'un supérieur incompétent, d'obéir à des lois injustes, résister au professeur, au prêtre, au gendarme quand ils abusent de leur pouvoir. Je veux parler ici d'une désobéissance qui coûte, exige un effort, entraîne la remise en cause des hiérarchies, mais aussi des habitudes, du confort, de l'immense monotonie du même.

En réalité, chaque fois qu'il y va de notre intérêt ou de nos plaisirs et qu'on est assuré de l'impunité, la désobéissance paraît facile, en tout cas terriblement tentante : c'est la fable chez Platon de l'anneau de Gyges. Mais les infractions délictueuses ou les dérobades sournoises n'entrent pas en ligne de compte quand je demande : qu'est-ce qui fait qu'il nous est tellement difficile de contrevenir, refuser, transgresser, alors même que nous avons pour nous, avec nous, la justice et la raison ? Respect de l'autorité ? Peur des conséquences ? Fidélité à l'engagement initial ? Terreur d'être isolé, stigmatisé, repéré ? Ou bien simple inertie passive ?

Frédéric GROS, *Désobéir*, Paris, Flammarion, Collection Champs essais, 2019 (2017), pp. 189-190.

Dans l'extrait ci-dessus, le philosophe Frédéric Gros présente deux approches différentes de la désobéissance.

Quel terme (qui est un attribut - adjectif) permet à l'auteur de distinguer la forme qu'il veut traiter de l'autre qu'il exclut du champ de son investigation ?

Indiquez les caractéristiques de ces deux formes de désobéissance dans le tableau ci-dessous.

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

En regardant de près, on pourra voir dans l'approche de Frédéric Gros une fausse évidence. Laquelle ?

.....

Souvent, quand on pense à l'anonymat, on pense en termes de lâcheté, les gens n'ont pas de courage, les gens ont de la lâcheté. Mon hypothèse est exactement l'inverse, elle est de dire : comment l'anonymat peut nous permettre de nous interroger sur les injonctions implicites qui pèsent sur le sujet politique et qui vont décourager l'action. Si vous dites aux individus qui sont témoins de dysfonctionnement « il faut avoir du courage, il faut aller dans la rue, il faut se manifester à votre patron, il faut porter plainte » évidemment vous découragez l'action. Vous faites porter l'action sur l'individu démocratique, sur l'individu qui porte les valeurs de la loi et pas sur l'institution qui est défaillante par rapport à la loi. Par conséquent, l'injonction au courage est une manière de déposséder certains individus d'avoir une capacité d'agir, une capacité d'intervenir dans l'espace public. Moi je crois que la grandeur d'un site comme wikileaks est de dire : « vous n'avez pas à vous mettre en danger quand vous êtes témoin d'un dysfonctionnement, vous devez déposer anonymement des fuites, nous vous protégeons, parce que de cette manière-là, on fait proliférer les sujets de dénonciation, on fait proliférer les choses qui apparaissent à la visibilité. » Par exemple quand vous pensez à Chelsea Manning, l'analyste militaire qui a déposé sur wikileaks les fuites sur les dysfonctionnements de l'armée, sur les crimes de l'armée américaine, il est évident que si elle avait dû agir publiquement, nous n'aurions jamais eu connaissance de ces crimes. Donc la démocratie aurait régressé. L'anonymat est aujourd'hui une manière de régénérer l'idée démocratique.

Geoffroy de Lagasnerie, intervention dans *Ce soir ou jamais* du 27 février 2015. Retranscription JD Oste.

Dans l'extrait ci-dessus, le philosophe Geoffroy de Lagasnerie opère un renversement en réfutant la représentation que l'on se fait de l'anonymat. **Formulez** ce renversement.

Quel est le projet (la finalité) de ce renversement ? **Détaillez**.....

Clôre et résoudre un problème

En philosophie, il convient de distinguer deux actions différentes, mais complémentaires, dans la problématisation. Soit clore et résoudre.

Clôre un problème signifie qu'on en a dessiné les contours, nous avons déterminé ou évalué « l'espace » dans lequel notre réflexion va se développer. En clôturant un problème, on s'évite de trop s'égarer, de ne trop s'éloigner de la question initiale. C'est une sorte de cartographie. En ce sens, souvent, on a l'impression que les philosophes ne répondent jamais vraiment aux questions. En fait, ils commencent par « s'assurer » de la question. C'est le moment de la **construction** du problème.

Comme son nom l'indique, la **résolution** d'un problème est la recherche et, parfois, la découverte d'une solution à un problème. Cette solution apparaît le plus souvent dans les concepts construits par les philosophes.

C'EST DÉPLACER LE QUESTIONNEMENT

POUR LE RENDRE DAVANTAGE OPÉRANT

Extrait

Associer l'anonymat à de la dissimulation, c'est rester dominé par une certaine conception de la mobilisation démocratique, c'est formuler des attentes et ne pouvoir concevoir les attitudes qui y échappent que négativement – c'est-à-dire ne pouvoir les expliquer que comme un manque, le résultat d'une contrainte ou d'une entrave. [...]

Que se passe-t-il lorsque le sujet de la politique agit et se mobilise de façon anonyme ? Qu'est-ce que cela transforme ? Bien sûr, on pourrait se forger, et l'on se forge sans doute spontanément une image dévalorisée de l'action anonyme, que l'on a tendance à associer à de la « lâcheté », de la dénonciation, un manque de courage, etc. Mais ne pourrait-on pas procéder autrement, et interroger ces notions de lâcheté, de manque de courage ? Qu'est-ce que le fait de désigner un certain nombre d'actions de cette manière nous apprend sur les attentes implicites que nous formons à l'égard de la politique et du sujet en lutte ?

Geoffroy de LAGASNERIE, *L'art de la révolte, Snowden, Assange, Manning*, Paris, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2019 (2015) pp. 105-106.

Formulez la question initiale qui aurait pu être à la base de cette réflexion. Comme l'indique le titre de cette section, cette question serait abandonnée au profit d'une autre dans le texte.

Comme nous pouvons le voir dans cet extrait, l'auteur souligne le fait qu'on a tendance à associer anonymat avec lâcheté et manque de courage. Il décide de mettre en avant ce présumé pour s'interroger sur les raisons de cette pensée et ses conséquences.

Explicitons cette dernière interrogation qui consiste en la reformulation du problème.

Tentons un début de réponse à la question posée.

Soit la question suivante : « En sport, faut-il sanctionner plus sévèrement les *fautes nécessaires** ? »

*Par faute nécessaire, on entend une faute réalisée volontairement dont les avantages sont supérieurs aux inconvénients engendrés par les sanctions.

Formulez une question qui laisse apparaître une ou des raisons d'être plus sévère envers les fautes nécessaires :

.....

Autres formulations pertinentes proposées par le groupe :

.....

.....

.....

.....

.....

Soit la question suivante : « *Spoiler** devrait-il être sanctionné par le règlement des écoles ? »

*Par spoiler, on entend la révélation intentionnelle ou non par un individu d'un élément clé d'une intrigue à un autre qui n'en avait pas connaissance. Au Québec, mais la pratique touche la francophonie en général, le terme divulguer est utilisé à la place de spoiler.

Formulez une question qui laisse apparaître une ou des raisons de sanctionner, au moins moralement, le spoiler :

.....

Autres formulations pertinentes proposées par le groupe :

.....

.....

.....

.....

.....

Après avoir choisi une des deux questions initiales, **développons** oralement la problématique en veillant à faire des liens entre les questions proposées par le groupe.

EXERCICE D'ANALYSE D'UNE PROBLÉMATISATION

Faire confiance, c'est d'abord avouer que tout ne dépend pas de soi. Confier quelque chose, se confier, se fier : c'est toujours en quelque façon prendre appui sur autre chose que soi-même.

En ce qui concerne celui qui l'accorde ou la donne, la confiance contient donc un aveu (qui peut rester implicite) de dépendance, de fragilité, d'absence de maîtrise. Cette reconnaissance de non-maîtrise équivaut-elle à un aveu d'infériorité, à une soumission, à une certaine négation de sa propre liberté ? Faire confiance, n'est-ce pas une manière de s'incliner ? Pour y voir plus clair sur ce point, il faut sans doute se tourner vers le destinataire de la confiance et s'interroger sur sa nature.

À quel genre d'être la confiance s'adresse-t-elle ? Avançons cette proposition : on ne peut parler vraiment de confiance que si l'être auquel on s'adresse a la capacité de décider de son comportement, de ses paroles et de ses actes ; il peut mentir, trahir, se donner une apparence qui travestit ses véritables intentions, il peut aussi ne pas le faire ; et le choix de l'une ou l'autre de ces deux attitudes ne dépend que de lui. La confiance serait ainsi, et tout à la fois, croyance en la droiture de l'autre et prière adressée à l'autre de conserver cette droiture, qu'il est toujours en son pouvoir d'abandonner.

De ceci découleraient, entre autres, deux conséquences. D'abord, si l'on admet que l'autre, si loin et si longtemps qu'il soit allé dans la voie de la duplicité ou de l'irresponsabilité, peut toujours trouver ou retrouver sa droiture, alors on doit admettre aussi que nul n'est absolument indigne de confiance. Cette dernière, en un sens, serait due à toute personne, plutôt qu'accordée à quelques-unes sous certaines conditions. Ensuite, la confiance est bien moins une abdication de sa liberté à soi, qu'une reconnaissance et une affirmation de la liberté de l'autre ; davantage même, l'on voit mal comment cette reconnaissance ne serait pas elle-même librement effectuée. En faisant confiance, on s'incline bien devant l'autre : mais c'est pour le saluer ; on ne perd rien de sa propre grandeur à avouer celle d'autrui, au contraire.

Faire confiance, c'est donc reconnaître que l'on ne maîtrise pas tout. Non pas en raison d'une certaine indocilité des choses, ou des événements, mais en raison de l'irréductible liberté des personnes. La confiance permet de comprendre avec évidence que l'absence de maîtrise n'est pas toujours signe d'imperfection. Le monde moderne cherche à supprimer notre impuissance sur les choses, par le savoir scientifique et l'efficacité technique ; mais ne cherche-t-il pas aussi à laisser le moins de place possible à cette autre forme d'impuissance, qui habite la confiance, et qui concerne cette fois les personnes ? L'inclination toujours plus affirmée à traiter tout problème en termes juridiques, l'inflation des rapports contractuels qui amortissent le risque en ménageant la possibilité d'un recours à des institutions, n'en sont-elles pas des signes parmi d'autres ? C'est une méfiance profonde qui semble former aujourd'hui, à bien des égards, la toile de fond des relations entre les hommes. Si c'est bien le cas, ne faut-il pas craindre la disparition des rapports humains les plus essentiels, comme l'amour (qui ne consiste pas seulement à être amoureux) ou le respect (qui ne consiste pas seulement à laisser tranquille) ? De tels rapports sont-ils seulement concevables sans confiance ?

1 Dans le paragraphe 3, **déterminez** (elle n'est donc pas formulée telle quelle dans ce passage) la notion implicite dans la proposition avancée par l'auteur.

BROUILLON.....

NET.....

2 Toujours dans le § 3, à quels genres d'être (2) s'adresse la confiance ?

BROUILLON.....

NET.....

3 Le § 4 fait état de deux conséquences de la proposition du § 3 qui renversent les idées reçues sur la confiance. Pour chaque conséquence, **formulez l'idée reçue qui est renversée**.

On doit admettre aussi que nul n'est absolument indigne de confiance

BROUILLON.....

NET.....

La confiance est une reconnaissance et une affirmation de la liberté d'autrui

BROUILLON.....

NET.....

4 Au terme de sa démonstration, Gildas revient sur sa première proposition de définition de la confiance pour la nuancer. En quoi consiste cette nuance ?

BROUILLON.....

NET.....

5 Le dernier passage montre les enjeux cachés dans la représentation et la « vie » de la confiance sur d'autres aspects de la vie de tous les jours. Quel indice fait dire à l'auteur que nous sommes dans une ère de méfiance généralisée.

BROUILLON.....

NET.....

6 À l'aide de trois couleurs différentes, indiquez les moments du texte qui correspondent aux gestes propre à la problématisation (cf. Titres des sections et *Philons fiche*).

EXERCICE DE COMPOSITION

À partir d'une des phrases ci-dessous, rédigez sur une feuille à part le début d'une problématisation.

Conseils

Veillez à en repérer les présupposés et fausses évidences s'il y en a. Ne surinterprétez pas.

Veillez à questionner et à limiter le champ d'investigation si la notion centrale est trop vague et risque de déborder le propos que vous vouliez tenir.

Veillez à reformuler la question afin de la rendre plus exploitable, fertile et de lui permettre de révéler les enjeux de la difficulté que vous avez repérée.

Veillez à expliciter votre propos.

Veillez à traiter le problème philosophiquement surtout s'il comporte une dimension technique.

N'hésitez pas à recommencer, à raturer... problématiser prend du temps.

Votre rédaction ne doit pas nécessairement résoudre le problème. Toutefois, à l'instar des textes vus dans ce dossier, elle doit procurer un sentiment de maîtrise. À la lecture, le lecteur doit sentir que vous savez où vous allez.

PROPOSITIONS

Voler quelqu'un de riche est-il moralement moins condamnable ?

Il est faux de parler de liberté dans le mariage d'amour car on ne décide pas de qui l'on tombe amoureux.

Le salaire des professeurs devrait-il être indexé sur le taux de réussite des élèves à des examens externes ?

Chacun devrait être absolument libre de faire ce qu'il veut tant qu'il est le seul à en subir les conséquences.

Faut-il interdire d'inculquer des croyances aux enfants avant qu'ils soient en âge de décider par eux-mêmes ?

Au-delà d'un certain gain d'argent, les œuvres culturelles (musique, peinture, littérature, etc.) devraient être libres de droit d'auteur.

Dénoncer est-ce trahir ?

La vérité d'une idée dépend de son caractère pratique.

Le respect se mérite-t-il ?



Traiter philosophiquement un problème c'est faire qu'il devienne l'objet d'un questionnement ou d'une remise en question portant sur la manière même dont il est posé et les solutions évidentes qui sont suggérées pour le résoudre. Un problème n'est pas nécessairement une question, ce peut être aussi une affirmation que l'on remet en cause. De la sorte, traiter philosophiquement un problème c'est le retourner dans tous les sens pour s'assurer de n'omettre aucun détail ou élément constitutif de la difficulté visible ou cachée. Comme le dit Lours de Hubert dans les Ogres-Dieux : « Parfois, en voulant éliminer un problème de manière précipitée, on élimine une solution. »

Une problématisation est **une mise en scène de la pensée**. Problématiser revient donc à remonter le fil de ses idées, de ses impasses, à choisir ce que l'on met en avant, que ce soient les difficultés rencontrées les manières de les dépasser ou les aspects que l'on a décidés de ne pas traiter.

LES TROIS ASPECTS DE LA PROBLÉMATISATION

COMME POINT DE DÉPART

Attitude de curiosité et d'enquête. C'est l'envie de savoir ce qui se cache derrière les difficultés, d'interroger la question comme les réponses apparemment évidentes qui sont proposées.

COMME PROCESSUS

Savoir-faire philosophique par excellence, il fait intervenir et combine les autres savoir-faire (interpréter, conceptualiser, analyser,...) ce qui en fait un geste complexe.

COMME RÉSULTAT

Objet (texte, concept, livre,...) produit d'une pensée longue et réfléchie dont la présentation prend soin de montrer les raisons des questions et les impasses dépassées, rencontrées ou encore d'actualité.



En synthèse

Une problématisation comme processus vise à :

1 Révéler des présupposés sous-jacents et autres fausses évidences que ce soit dans le traitement de la question ou dans la tentative de résolution.

C'est dire n'allons pas trop vite.

2 Déplacer le questionnement sur des difficultés que l'on suppose plus essentielles à la formulation puis à la résolution du problème.

C'est dire, est-ce bien là le problème ?

3 Explorer et délimiter les espaces de réflexions ouverts par la question ou l'affirmation. *C'est dire où se situe le problème et comment faire pour l'aborder sans partir dans tous les sens.*

En somme problématiser c'est soulever la **complexité**, les **enjeux** et les **conséquences** d'une affirmation ou d'une question.

Problématiser à partir d'une question c'est commencer à répondre, mais de manière indirecte, à la question et en révéler la complexité.

Problématiser à partir d'un concept c'est questionner le sens courant que l'on donne à ce concept, observer comment il est traité par certains penseurs, supposer l'utilisation que l'on peut en faire pour éclairer voire résoudre des difficultés concrètes.